

dans un portrait charmant. C'est bien là le jeune homme qui a vu plus haut que tous les autres, qui dans l'extase de l'amour le plus brillant a exprimé par la peinture une philosophie profondément religieuse, et qui dans l'accès même du sentiment n'a rien perdu de la sincérité intelligente et de la force.

« Van Dyck est grand et beau comme ses admirables personnages ; c'est le *peintre* des princes et des grands de ce monde, un artiste aristocratique, et son portrait nous le présente bien ainsi, plein de dignité, de noblesse et de génie.

« Rubens nous a laissé son visage, un visage voluptueux et presque effronté, avec un regard entreprenant qui a savouré déjà bien des choses, une moustache finement retroussée, une expression saine et vigoureuse. Il peignait avec humour ; il aimait la plénitude des formes et la fraîcheur des chairs enlacées de guirlandes bachiques, et ce même homme était capable de créer avec une foi énergique un François Xavier sublime, un imposant Loyola. Tout cela est exprimé et se lit sur les traits du visage. Ra-

phaël succomba à l'ardeur qui le consumait lentement, Rubens florissait au sein des jouissances et des joies de la vie. Il y puisait sa force pour enfanter de grandes œuvres. »

La collection des chefs d'œuvres de la *Tribune* de Florence laisse à Maximilien « l'impression que cause une société appartenant aux conditions et aux spécialités les plus diverses, aux âges les plus différents, aux croyances les plus opposées. »

« Ici, Adam et Eve, monarques et madones, Vénus et Apollon, bacchantes, enfant Jésus, fauves plongés dans l'ivresse, les temps de Raphaël et ceux de Praxitèle, tout cela est confondu et mis en harmonie par le sentiment véritable et le goût de l'art. La Tribune à elle toute seule mérite que l'on fasse un grand voyage à Florence. »

L'Espagne, Séville, l'Andalousie, Grenade vont maintenant accaparer l'esprit de ce poète. La cathédrale de Séville est une merveille.

« C'est dit-il l'un des plus beaux monuments de l'art chrétien. La gravité du style gothique règne ici sous ces voûtes mystérieuses et immenses, surchargées d'ornements et de gracieuses dentelles frémissantes du souffle de la foi ; les élégants arceaux courent de pilier en pilier comme autant de fleurons d'un superbe diadème : les hautes fenêtres qui s'élancent vers le ciel et leurs sombres vitreaux qui répandent qu'une lumière adoucie et mystérieuse achèvent cet ensemble vraiment incomparable. A l'extrémité de la nef nous franchîmes la grille d'une chapelle assez grande. Ici reposaient les ossements de celui, sous le nom duquel j'ai été baptisé, celui de qui j'ai l'honneur de descendre et que l'Eglise a constitué mon principal défenseur devant le trône de Dieu. On célébra la grand messe derrière les grilles dorées du chœur. La cathédrale se montrait dans son imposante majesté. Le moment suprême de l'élévation arriva : les sons graves et touchants de l'orgue retentirent sous les voûtes gothiques, les têtes des fidèles s'inclinèrent au son des cloches, une

colonne d'encens monta comme un nuage vaporeux au dessus de l'autel pour saluer le sacrifice auguste qui faisait descendre parmi nous le maître du monde, le Fils de Dieu. C'était un de ces moments sublimes, émouvants, solennels qui n'appartiennent qu'à la vraie religion catholique, et ravissent en adoration et en extase le cœur de l'homme. Je me sentis tout à fait transporté, et j'invoquai pour ma famille absente l'intercession de Saint Ferdinand qui a joint les exploits de l'épée aux pieux élans de la prière. Je me levai fier d'être chrétien. Je me sentis affermis dans ma foi, je me sentis rassuré à l'ombre toute puissante de l'Eternel. »

Nommez-moi un prince catholique qui a su parler d'une manière plus sublime.

Pour Maximilien, l'Alcazar est « l'œuvre d'un peuple croyant mais pour qui n'a pas brillé la véritable lumière. La sensualité qui joue un si grand rôle dans la vie musulmane a marqué de son sceau cet édifice merveilleux. On s'étonne, on admire et cependant on ne ressent autre

chose qu'une excitation agréable de l'imagination : la gravité supérieure fait entièrement défaut. L'Alcazar est une tente royale et magnifique dont les colonnes élégantes soutiennent de superbes brocards de Damas, des tapis de l'Inde et des voiles de dentelles au merveilleux tissu. On regarde et l'on se demande si les tièdes haleines du vent ne vont pas soulever le voile de dentelle, si les tapis dorés ne vont point se mettre à onduler sous la brise du soir. Illusion merveilleuse produite par la magie de l'art oriental ! Les siècles ont passé, les générations se sont succédées sous ces voûtes féeriques, et les tapis de l'Inde sont encore là suspendues aux mêmes colonnes auxquelles les Califes les ont jadis attachées. Cette tente fantastique que les rois de l'Orient ont dressée sur les bords du Guadalquivir est bâtie toute en pierre et en solides matériaux. Ces riches tapisseries, ces ingénieux entrelacements de figures régulières qui témoignent de la science des maîtres qui les ont dessinés, ne sont autre chose qu'une mosaïque de briques peintes et de pierres délicates

ment sculptées : ces voiles de dentelles qui ravissent nos yeux sont le travail à jour le plus léger et le plus fin qu'une main humaine ait jamais façonné avec du mortier et de l'argile. Dans ces lieux où florissaient jadis la splendeur et l'éclat du despotisme oriental, ne règne plus maintenant que le calme de la mort, et le pas de l'étranger retentit seul dans ces salles où les riches tissus de Cachemire protégeaient les pieds des Califes contre le froid du marbre, où les vapeurs légères de l'ombre montaient gracieusement sous les voûtes dorées, où les roses enlaçaient de leurs festons les colonnes de jaspe, où le son des luths et le murmure des jets d'eau retentissaient dans le calme des nuits éclairées par la lune. »

Il visita seul l'Alhambra, avec un ami.

« La reine des nuits, dit-il, trônait radieuse dans le sombre azur ; les étoiles brillaient comme des diamants ; la nuit sereine et paisible avait je ne sais quoi de mystérieux. Les arcades et les portiques paraissaient plus gracieux, plus élancés que jamais sous cette lumière dont les

rayons inondaient les cours de marbre et dansaient comme des sylphes sur les eaux des fontaines. Les bassins et les terrasses portaient le sceau mystérieux des nuits andalouses, les roses exhalaient en silence leurs parfums, une haleine légère faisaient frémir le feuillage des orangers, et les calices d'ivoire du jasmin nous envoyaient le salut discret de leurs senteurs enivrantes. Les reflets de l'eau semblaient à une légion de lutins, dansant au bord des plates-bords, se perdant sous les fleurs couvertes de rosée, pour ressortir et étinceler de nouveau à la clarté de la lune, comme si, au milieu de leurs éclats folâtres et parés de leurs robes d'argent, ils voulaient faire leur cour aux rayons de l'astre des nuits.

« Shakespeare a rêvé le *Songe d'une nuit d'Été* ; Mendelsshon en a entendu les harmonies et les chants : moi je puis dire que je l'ai vu !

« Du haut de la tour de Comack j'aperçus vers l'orient la montagne du dernier Soupir du Maure—*el ultimo Suspiro del Moro*. C'est de là qu'Abou Abdallah, le roi vaincu par les chrétiens, pût dans sa fuite apercevoir pour la

dernière fois sa belle Grenade et son féérique Alhambra. Il s'y arrêta quelques temps ; d'amers soupirs s'échappèrent de son sein et des larmes coulèrent sur son visage.

« Comme on comprend cette douleur ! ajoute Maximilien. »

Hélas ! l'histoire se répète ! 16 ans plus tard, le 19 juin 1867, il contemplait lui aussi du haut du Cerro de las Campanas, son ingrate ville de Queretaro qui l'envoyait à la mort.

Avant de quitter l'Espagne, Maximilien resume ainsi ses idées sur l'art.

—« Ce sont les Grecs, ces artistes si ingénieux, si délicats qui ont su inventer l'harmonie des jouissances. Les Romains plus grossiers se sont formés à leur école. Chez nous autres Autrichiens, buveurs de bière, le sentiment de ces choses nous fait complètement défaut. Nous aussi, nous n'avons pas de soleil pour nous sourire, nous n'avons pas un climat auquel on puisse se fier. Notre air est âpre, rude comme